

ET MARIE FIT UNE FUGUE.

Ah ! Noël n'est plus ce qu'il était !

La neige, les gens encapuchonnés et en sabots, portant leurs lanternes et cheminant vers l'église de campagne. Et, après la messe, le réveillon qui vous revigorait. Ah ! C'est bien loin tout ça...

- Que voulez-vous, les temps ont changé. Et puis, les Noël de carte postale, c'est bien joli, mais, vous savez, on n'en est plus à ce merveilleux facile !

Et pourtant, Noël en est plein, de merveilleux, mais d'un merveilleux auquel nul ne songe parce qu'il est trop près de nous et, qu'aujourd'hui, les hommes ne prennent plus le temps d'écouter parler leur cœur...

J'étais, cette année-là, en recherche des personnages de la crèche que je voulais offrir à deux petits portugais, fils d'émigrés que je connaissais bien.

Étant prise de court comme il arrive souvent en cette période de fin d'année, je me rendis un soir, après mon travail, dans ce grand magasin du centre-ville où l'on est sensé trouver tout ce dont on a besoin.

On était à la veille de Noël et je n'avais plus de temps à perdre. Me voilà donc dans ce vaste espace ruisselant de lumière, de dorures, de bruit, où s'infiltraient en plus des arrangements musicaux d'airs de Noël connus. Je me faufila au milieu des gens affairés, curieux, indécis, ayant au moins cet avantage : celui de savoir ce que je voulais et où j'allais le trouver.

Escalator. Premier, deuxième, troisième étage. Ouf : j'y suis.

Grosse affluence à ce niveau, véritable paradis pour les enfants, objet de toutes les convoitises.

Délaissant délibérément, poupées Barbie, peluches, jeux téléguidés et autres succédanés de la vie en miniature, je me dirige vers le secteur recherché.

Là, en rangées impeccables, défilent (si l'on peut dire) les petits personnages qu'il me fallait, reproduits en de multiples exemplaires parfaitement similaires (on n'était cependant pas encore à l'ère des clones) :

- Des Saint-Joseph drapés de mauve (Dieu seul sait pourquoi cette couleur plutôt qu'une autre) et inclinant avec respect une tête vénérable couronnée de cheveux blancs que menace la calvitie. Pourquoi donc nos contemporains voulaient-ils absolument transformer en un digne vieillard le jeune et robuste charpentier qu'était Joseph ? Cela, c'est une autre histoire. Passons.

- Des bergers enveloppés dans leur houppelande brune, avec leur agneau blotti contre eux, immobilisés dans une attitude respectueuse.

- Des ânes gris, des bœufs roux, alignés en une présentation impeccable, telle que n'en saurait réaliser l'éleveur le plus talentueux pour mettre son cheptel en valeur.

- Des moutons encore, d'autres bergers avec leur chien.

Enfin je déniche... la pouponnière. Vous me comprenez : "Ils" sont là, dix, vingt, trente peut-être, tous aussi mignons, aussi attendrissants les uns que les autres, ouvrant d'un même geste leurs

petits bras en croix (déjà !), soulevant leur adorable petite tête blonde, et nus, littéralement nus, à un détail près : un lambeau d'étoffe blanche jeté négligemment sur leur anatomie.

Mais où avaient-ils donc la tête, les créateurs de ce touchant petit Jésus ? N'ont-ils donc jamais lu les Évangiles ? Il y est pourtant bien dit : "Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche" (Luc, chap. 2, verset 7) ...

Mais au fait, Marie ? Je ne l'ai pas encore vue. Où se cache-t-elle donc, drapée inévitablement de rose et de bleu ciel, les mains croisées sur la poitrine, agenouillée depuis plus de deux-mille ans dans son attitude d'orante ? Où est-elle donc ?

Du regard, je parcours à nouveau les étages de la curieuse cité ; une fois, deux fois, trois fois défilent devant moi les ânes, les bœufs, les moutons, les bergers, les Saint-Joseph, les petits bambinos tout roses, mais... pas de Marie !

De plus en plus perplexe, je m'apprête à questionner une vendeuse, très sollicitée par la clientèle, lorsqu'un jeune couple faisant comme moi l'inventaire de ce petit monde étrange et figé m'arrache à mes doutes :

- "Là, tu vois, disait la jeune femme, il n'y a plus de Ste-Vierge. Je suis venue ici hier et, déjà, il n'y en avait plus".

Plus de Ste-Vierge ! Mon Dieu, où allons- nous ? Était-ce là le résultat de nouvelles élucubrations, en cette époque où l'on s'acharne à tout remettre en question. Allait-on maintenant retirer à la Vierge Marie son merveilleux privilège d'avoir mis au monde le Sauveur du genre humain ? Voilà qui est trop fort ! Cela dépasse les bornes !

Je contenais à grand peine l'indignation qui montait en moi, mais il me fallait prendre une décision : une crèche, oui, bien sûr, mais, avec ou sans Marie ? Telle était la question. Noël étant tout proche, je ne pouvais tergiverser.

Un instant, je penchai pour la crèche sans Marie. Mais non ! c'eût été faire une lâche concession aux idées d'avant-garde. En outre, comment expliquer à mes petits portugais que le bambino qui était là n'avait pas de maman ? Voyons, c'était impensable.

Par acquit de conscience, je m'adressai à la vendeuse :

- Mademoiselle, il n'y a plus de Ste-Vierge ?

-Euh... non... c'est bien possible...

- Comment c'est possible ? On ne peut cependant concevoir une crèche sans Ste-Vierge ?

- Ah oui ?... Euh... évidemment... mais que voulez-vous que je vous dise ? Il n'y en a plus. C'est tout.

Voilà, c'était catégorique. Visiblement, les grands problèmes théologiques la dépassaient, et la jolie vendeuse aux yeux trop maquillés avait hâte de retourner vers les autres clients beaucoup moins compliqués.

Eh bien, pensai-je, ce n'est pas ici que je trouverai la clé de l'énigme. Il y a trop de bruit, trop d'agitation, trop de lumières, trop de luxe.

Alors je suis partie, emportant seulement les figurines disponibles.

La réponse, me disais-je, c'est en moi que je la trouverai, mais je dois chercher...

Sur le chemin du retour, je longeai une église, imposante niasse de pierres surgissant de l'ombre, alors que, non loin, des girandoles de lumières éclaboussaient la ville. J'entrai. Il y faisait froid. Presque à tâtons, je me dirigeai vers la lueur diffuse d'un bouquet de cierges qui se consumait, au fond, près d'un pilier. Dans la pénombre, je distinguai le bâti d'une grotte recouvert de papier rocher avec, çà et là, des plaques de mousse et, au sol, du sable blond, de la paille. Il ne manquait que les personnages. Marie allait-elle être au rendez-vous ? Je me le demandai, non sans angoisse.

Me retournant alors, j'aperçus à travers la clarté mouvante des cierges, une madone adossée au pilier. Les ombres se jouaient sur son visage de bois patiné par les ans. Au bas de sa robe, sertie d'un galon doré bruni par le temps, pointait l'extrémité d'un pied devenu luisant par la pratique de la piété populaire qui se manifestait, en ce point précis, qui de la main, qui des lèvres, et ce depuis de nombreuses générations.

Mon regard remonta jusqu'au visage de la Vierge et je me demandai quelle avait bien pu être l'intention de l'artiste qui l'avait, jadis, façonnée. Si la bouche s'étirait légèrement en un sourire bienveillant, les yeux par contre, un peu globuleux, avaient une expression mouillée" qui leur conférait indéniablement une grande tristesse. Dans ma pensée, je lui attribuai le titre de Notre-Dame de Compassion, sans chercher à savoir sous quel vocable elle était invoquée dans cette église.

Le visage, éclairé par en-dessous et de côté par la flamme ondulante des cierges, semblait animé ; des ombres couraient le long

des joues, au creux du menton, sur le front. Une larme perlant au coin de l'œil et glissant sur l'aile du nez ne m'eut pas tellement étonnée... Pourquoi était-elle si triste ?

J'avais presque oublié l'objet de ma démarche première (la crèche sans Marie) ou, plus exactement, ce n'était plus qu'une image de fond pour le spectacle qui se déroulait maintenant... dans ma pensée : Marie était partie, comme autrefois, sur les routes de Galilée. Elle était partie "rendre visite". À qui ?

Pour le savoir, je n'avais qu'à la suivre.

La voici, pénétrant dans la mansarde sans feu d'un quartier populaire de la grande ville, venant rendre visite à la pauvre vieille qui achève là, misérablement et oubliée de tous, une existence chaotique et incertaine, en compagnie d'un vieux chat étique avec lequel elle partage ses réflexions, sa maigre ration de lait (quand elle en a) et son grabat. Assise sur l'unique tabouret qui perd sa paille, Marie écoute la vieille femme égrener ses tristes pensées. Et, lorsqu'elle s'en ira tout à l'heure, après cet échange muet, il subsistera une clarté et un peu de chaleur au cœur de l'oubliée.

La voilà maintenant, pataugeant dans la boue glissante du bidonville qui colle à la cité comme un parasite.

Où va-t-elle porter ses pas ? Il n'y a que l'embarras du choix, car tout ici sue la misère physique et morale.

Pour ne pas faire de jaloux, elle jette son dévolu sur ce groupe de gamins qui "joue" à la guerre devant les restes d'un baraquement démantelé, dont les planches pourries craquent sous leurs pieds. Impitoyablement, ils se mitraillent, se tuent à bout portant,

s'assomment, s'éventrent...

Quel jeu horrible que la guerre !

N'ont-ils jamais eu d'autre vision que celle-ci dans leur jeune existence ?

Marie frémit. Les massacres, le sang, elle connaît çà !

Elle le connaît trop bien, hélas, car cela semble inscrit dans l'histoire de l'humanité comme une inéluctable hérédité de violence.

Elle approche tout près du champ de bataille et, là, s'arrête, sourit, ouvre tout grands ses bras cependant que, du regard, elle parle à chacun des antagonistes. Alors, la fièvre du combat s'éteint en chacun d'eux. Sans qu'ils en comprennent la raison, le jeu brutal perd son attrait ; ils attendent autre chose et chacun, dans le silence de son cœur, sent une étrange douceur l'envahir, un besoin de tendresse, d'affection partagée, comme l'appel irrésistible de deux bras ouverts qui les berceraient, eux qui, peut-être, n'ont jamais connu cette douceur ...

Marie s'éloigne furtivement, laissant au cœur des adolescents une attente, un désir, un appel. Qui sait si, pour l'un ou l'autre, cette impression fugitive ne sera pas la petite flamme vacillante qui éclairera une route pleine d'embûches et lui permettra, malgré bien des faux-pas, de s'acheminer vers un monde meilleur, où luirait l'espérance, où la dignité de l'être humain serait enfin reconnue.

Marie continue son chemin. La voici devant un grand bâtiment aux murs blancs. Derrière les fenêtres passent, ici et là, des femmes vêtues de blanc elles aussi. Non loin de l'entrée, est érigé un panneau bleu foncé sur lequel s'inscrit en blanc un large "H" majuscule.

Invisible aux yeux de tous ceux qu'elle rencontre, Marie remonte un long couloir sur lequel s'entrouvre parfois une porte laissant apercevoir le pied d'un lit de fer laqué blanc. Fixée aux barreaux du lit, on peut voir une feuille traduisant, en dents de scie, la griffe du mal qui détruit les corps.

Tout doucement, Marie pousse une porte. Étendue sur le dos, aussi blanche que ses draps immaculés, la respiration brève, une jeune femme, les paupières closes, lutte pied à pied contre un mal implacable, assistée par tout un arsenal inquiétant, aux chromes étincelants. La visiteuse n'a pas fait le moindre bruit ; la malade cependant soulève les paupières. Son regard éteint s'anime, s'agrandit, semblant interroger une vision merveilleuse. Puis, de nouveau, tout s'obscurcit, mais le pauvre visage exsangue a retrouvé une sérénité déchirée depuis longtemps par la dent de la souffrance. La mort est là, derrière la porte, qui attend. La malade le sait. Mais elle sait aussi que sa victoire sera éphémère.

C'est la Vie nouvelle qui commencera : une mystérieuse messagère est venue, tout à l'heure, le lui rappeler.

Et Marie continue inlassablement son pèlerinage.

La voici de nouveau devant un mur, mais celui-ci est aveugle et d'une telle épaisseur qu'il éteint tout bruit venant de l'extérieur. Derrière ce mur, de grands bâtiments aux multiples fenêtres. À ces fenêtres, des barreaux. Derrière ces barreaux, des hommes.

Point n'est besoin à Marie de portier, d'introduction, de parler... Son cœur de mère lui dit où il faut aller : là, dans une cellule parmi tant d'autres, un homme est seul, prostré dans la plus terrible des

confrontations. Seul en face de lui-même, de l'existence, de la société, de toute l'humanité.

Pour une histoire assez sombre de femme et d'argent, de forfait en coup dur, de coup dur en récidive et de tribunal en tribunal, il s'est vu gratifié d'une telle somme d'années de réclusion, qu'il n'ose imaginer ce qu'il sera devenu lorsqu'il aura payé sa dette à la justice.

Sa dette... ! Quelle dette ?... Quelle justice ?... Celle des hommes.

Et ça tourne, ça tourne dans sa tête, un film mille fois repassé : une enfance désaxée, sans véritable foyer ; une adolescence hasardeuse ; des fréquentations marquées du sceau de la délinquance ; la violence toujours et partout. Et ça tourne... Depuis des mois et des mois : vertigineux caléidoscope, danse infernale des images qui se superposent ; interférence de souvenirs où nulle place n'est faite à l'espérance. C'est à se cogner la tête contre le mur nu et aveugle en face de lui... ce mur d'où émane soudain une sorte de clarté, de chaleur, comme celle d'une présence.

Oui, c'est bien cela, une vie palpite là tout près de lui, ou en lui, il ne sait plus. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est plus seul et que ce qu'il ressent, c'est comme un rayon de soleil au cœur de l'hiver, comme une ondée bienfaisante sur une terre aride.

Avidement, profondément, il respire l'odeur de cette présence amie, et sent en même temps se desserrer l'étau qui lui broyait les tempes, le serrait à la gorge, lui étreignait le cœur.

Il respire enfin ! C'est comme une liberté retrouvée... et pourtant, autour de lui, rien n'est changé : les murs sont toujours là, rudes et nus ; les barreaux, la lourde porte, attestent toujours sa réclusion.

Mais il y a eu cette présence dont il a perçu, au dedans de lui, le regard attentif et qui a réveillé du profond de son être ce qu'il croyait mort à tout jamais : une soif d'amitié, de partage, d'échange ; le besoin de se confier, de libérer enfin son cœur écrasé par le poids de l'existence. Oh bien sûr, ce lourd passé n'est pas gommé pour autant et l'homme reste ce qu'il est : un détenu qui a conscience d'avoir gâché sa vie. Gâché ? Oui. Perdu ?

Non, peut-être...

Et la petite flamme qui couvait sous la cendre, que l'on pouvait croire éteinte, frémit et se redresse, encore bien fragile, mais vivante ; petite flamme de l'Espérance qui redonne de la saveur à la vie la plus galvaudée.

Ce soir, l'homme le sait, l'aumônier sollicitera pour la Nième fois un entretien qu'il lui a toujours refusé, s'enfonçant davantage dans son enfer.

Ce soir, l'homme lui ouvrira et sa porte et son cœur, parce qu'une douce Présence a eu raison de sa dureté et a enfoncé le rempart d'orgueil et de rancœur derrière lequel il cachait sa détresse.

Ce soir, il allait parler à un ami. Mais, ce soir, c'est Noël ! Noël... ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire pour un criminel de son espèce ? Sûrement il saurait bien, lui, l'aumônier, le lui expliquer...

Marie est déjà loin et s'enfonce dans la nuit. Voyons, quelle heure est-il ? Il ne s'agit pas d'oublier l'instant du rendez-vous avec l'humanité.

À minuit, elle doit être présente dans la crèche - dans toutes les crèches du monde.

Allons, il lui faut rentrer. Si elle n'était pas là, jugez de l'effet !

Elle se hâte, mais reste attentive ; elle ne voudrait oublier personne.

Justement, cette eau du fleuve qui scintille là, au-dessous d'elle, en léchant ses rives de granit, lui rappelle que, sous les ponts, vit un monde à part : les "marginiaux" comme les appellent les gens bien établis. Elle ne peut passer sans les visiter. Mais ils sont si nombreux et si dispersés de par la grande ville !

Alors, elle avise un grand clochard qui gît sur le dos, la tête reposant sur un feutre crasseux, une bouteille de vin rouge aux trois-quarts vide à portée de la main. Il dort béatement, enserré dans un pardessus râpé, la bouche ouverte, exhalant une forte haleine qui se condense dans la broussaille d'une barbe hirsute. Doucement, Marie se penche vers lui, le contemple avec une infinie tendresse... Le bonhomme tressaille, suspend un instant sa respiration rauque. Son visage s'éclaire et revêt peu à peu une expression d'extase indéfinissable. Les ponts, la cloche, le froid, la faim, tout ce monde sordide bascule, comme aspiré, fondu dans une lumière impalpable...

Brusquement, l'homme sursaute. Marmonnant des mots inintelligibles, il se retourne, se pelotonne et, de nouveau, s'élève son souffle bruyant, régulier.

Mais demain, dans l'aube naissante de la Noël, il se souviendra. Il se souviendra de cette vision unique. Avec des mots maladroits, avec des gestes hésitants, il essaiera de traduire, pour un auditoire misérable et incrédule, le message ineffable, inscrit désormais pour

lui en lettres de lumière sur fond de grisaille.

Cette fois, Marie doit se hâter. Onze heures du soir sonnent à l'église du quartier où elle se trouve. Bientôt, les fidèles, les curieux, les jouisseurs afflueront de toute part et rempliront, qui les édifices religieux, qui les restaurants, qui les lieux dits de plaisir. Ainsi va la pauvre humanité que Marie connaît bien puisqu'elle la porte dans son cœur comme une enfant chérie.

Marie se hâte donc et, soudain, tressaille et s'arrête, le cœur battant : on dirait... a-t-elle bien entendu ?... Mais oui ! Une maman ne peut s'y tromper. Ce cri, ce faible cri, c'est le vagissement d'un bébé ! Il est là, sous une porte cochère, petite pelote blanche qui s'agite, comme au temps du bon Monsieur Vincent. Et là-bas, au fond d'une ruelle mal éclairée, une silhouette s'enfuit, drapée d'une mante sombre.

Marie, instinctivement, saisit le bébé et, d'un élan, va se lancer à la poursuite de la femme qui s'enfonce dans la nuit, dans sa nuit. Mais à quoi bon ? Pauvre, pauvre humanité ! Comme il fallait que son Fils souffrît pour racheter tout cela ! Et encore, elle n'avait vu là, dans ce rapide périple, qu'un faible échantillonnage de toute cette humanité souffrante. En un éclair, son cœur pressent et réalise toute la peine, la misère, la détresse, les sévices subis de par le monde, comme une ivraie semée à la volée. Il est toujours bien là, dans son cœur de mère, ce glaive de douleur annoncé par le vieillard Siméon. Mais les minutes précieuses s'écoulent et il faut agir. Marie, cependant, est bien perplexe : la voici avec un bébé dans les bras et ce bébé n'est pas le sien. Son bébé à elle, son Jésus, il va naître tout à

l'heure dans toutes les crèches du monde, et ce qui lui arrive ce soir n'était pas prévu dans les Écritures. Que faire, mon Dieu. Que faire ?

Il faut rentrer. En marchant, l'inspiration viendra peut-être. Au creux de ses bras arrondis en corbeille, niché dans les plis de son manteau, le tout petit s'est endormi. Et Marie se hâte.

La voici maintenant dans de beaux quartiers éclairés. Des vitrines étincelantes étalent avec impudence leur luxe et leur clinquant. Par les fenêtres de luxueux appartements, on distingue des dorures, des draperies, des lustres scintillants et, ici et là, quelque sapin joliment décoré et chargé de cadeaux. Tout semble respirer la joie, le bonheur.

Non, le bonheur n'est pas partout : dans ce salon douillet et coquet, ils sont deux êtres, jeunes et beaux, comblés par la vie semble-t-il, ils sont deux êtres qui souffrent. Lui, essaie maladroitement de la consoler et elle, elle pleure et dit non de la tête à tous ces jolis présents qu'il lui offre. Ce qui lui manque, ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est un bébé, un tout mignon, tout petit bébé venant de naître, innocent et fragile comme un agneau.

Or, depuis hier, elle sait que cela n'est pas possible, qu'elle n'en aura jamais. Plusieurs sommités médicales l'ont confirmé. Jamais, jamais elle ne sera maman. Elle qui a tant désiré offrir à celui qu'elle aime le fruit de sa chair. Sa peine est trop lourde. Elle ne peut la supporter. Et, justement, c'est Noël, la fête de l'enfance. À quoi bon le sapin, la crèche et tous ces cadeaux puisqu'elle n'aura jamais d'enfant pour s'en émerveiller. Jamais ?

On sonne. Qui cela peut-il bien être à une heure si tardive ?

Pensive, elle va ouvrir. Une inconnue, une jeune femme, si belle que la lumière semble irradier de sa personne, se tient à la porte.

Sans dire un mot, elle entrouvre son manteau et doucement, avec tendresse, elle tend un petit paquet tout tiède vers celle qui vient de lui ouvrir.

Leurs regards se croisent. Celui de la mystérieuse visiteuse est si doux, si lumineux, si aimant, qu'il volatilise toute peine au cœur de celle qui n'a pas d'enfant. Celle-ci veut parler, l'émotion l'en empêche. Alors, elle ouvre les bras et les referme sur le précieux dépôt qui lui est confié. La douce inconnue met un doigt sur ses lèvres et, progressivement, s'estompe, laissant flotter après elle comme un parfum de ciel. Marie est à nouveau dehors. Mais, cette fois-ci, plus une seconde à perdre ! Déjà les églises regorgent de monde. Partout, la veillée s'achève. Tous les Noëls, ceux du Moyen Âge et ceux des temps modernes, ceux des pastoureaux et ceux des H.L.M., ceux des vieilles provinces et ceux des cités de béton, ici modulés par la flûte, là rythmés par la guitare électrique, tous ces Noëls se sont envolés vers les deux, dans la nuit étoilée, portant à Dieu l'hommage et l'espoir des hommes de bonne volonté.

Furtive, Marie se glisse, anonyme, perdue dans la foule.

Voici la crèche : traditionnelle, avec sa grotte de papier rocher, l'âne, le bœuf, les bergers, ou bien plantée dans le monde d'aujourd'hui, avec ses coupures de journaux et ses dessins d'enfants, criant la souffrance et l'espoir de l'humanité...

Peu importe le style, la crèche est là.

Joseph y est déjà, depuis longtemps sans doute. Il se recueille.

Comme il doit être inquiet. Marie lui demande pardon du fond de son cœur, mais pouvait-elle faire autrement ? Plus tard, elle lui expliquerait, mais elle est sûre qu'il n'a jamais perdu confiance. Elle le connaît bien, son Joseph.

Elle sait que sa foi en elle et dans les desseins de Dieu est inaltérable...

La voici enfin à genoux, près de la couche de paille, le regard attentif, encore un peu essoufflée, le cœur battant, mais cela, personne ne peut s'en apercevoir.

Ouf ! Il était temps !

Dans les villes et les villages, les cloches sonnent à toute volée, et la nouvelle éclate, volant de toit en toit, de cime en cime, portée par le flot des rivières, par la mer et ses villes flottantes, par les nuages et leurs vaisseaux d'aluminium :

*“Il est né le Divin Enfant,
Jour de fête aujourd'hui sur terre,
Il est né le Divin Enfant,
Chantons tous son avènement”.*